

Docteur en anthropologie, chargé de cours à l'université Victor-Segalen - Bordeaux-II, Eric Chauvier, 40 ans, a publié plusieurs récits aux éditions Allia. Il dit écrire pour questionner le singulier et mieux faire entendre le réel

« L'ordinaire, c'est ce qui peut vaciller, s'effondrer »

Propos recueillis par Josyane Savigneau



Vous êtes anthropologue, mais vous vous intéressez à un secteur qui intéresse peu d'anthropologues, actuellement.

Je travaille sur l'ordinaire, mon ordinaire. Sur ce que je peux rencontrer au quotidien. Ce qui ne signifie pas travailler sur le quotidien. Je tiens à insister sur cette notion d'ordinaire. L'ordinaire, c'est ce qui peut vaciller, s'effondrer, être dissonant. Contrairement au quotidien, qui peut être très mécanique, qui est un processus d'accoutumance, d'habitudes très réglées.

Je m'intéresse aux situations de communication, qui peuvent se rompre, aux anomalies de la vie, que l'époque a tendance à recouvrir.

Dans les courts textes que vous avez publiés aux éditions Allia, « Anthropologie » (2006), « Si l'enfant ne réagit pas » (2008), « Que du bonheur », « La crise commence où finit le langage » (2009), cherchez-vous à être à l'intersection de l'anthropologie et de la littérature ?

Je le suis de fait. Je suis anthropologue et j'ai une sensibilité exacerbée pour le texte. Je me pose en permanence la question du texte. Je ne pense pas que de grandes théories rendraient mieux compte de cet ordinaire sur lequel je travaille. C'est par ce travail de mise en récits, donc une raison littéraire, que va surgir du quotidien le vécu avec ces moments de rupture. C'est donc un travail d'invention textuelle.

J'ai toujours voulu écrire, et via l'anthropologie, j'ai pu accéder à cela. Je n'écris pas de fiction, je travaille sur « le petit fait vrai », comme disait Nathalie Sarraute. Mais pour en rendre compte, il faut travailler le texte, ce que les anthropologues font trop peu, en général. Il faut se poser la question : à qui s'adresse le texte ? Est-ce seulement à des confrères universitaires ? Moi, j'écris, sans vulgarisation à tout prix, pour des non spécialistes. Grâce à mon éditeur, j'ai progressé, je suis allé vers de plus en plus d'exigence.

Dans « Anthropologie », votre sujet était une jeune mendiante rom, une population dont on ne parlait pas beaucoup en 2006...

Cette enquête que j'ai menée était une manière de rompre avec une certaine idée de l'identité, de la représentativité. Je vou-

« Dans ma rue habitent des personnes avec des 4 x 4 et des minima sociaux. Mais les résidents ne parviennent pas à exprimer leur conscience de classe »

lais questionner le singulier, en observant cette personne, invisible dans notre société, qui traverse la ville. Je voulais essayer de retrouver son parcours biographique. Donc ne plus questionner les Roms comme groupe, mais m'intéresser à une personne à part entière. C'est une violence symbolique très forte de parler des Roms.

Si on parvient à se rendre réceptif au destin d'une jeune fille rom, alors le lecteur non spécialiste va pouvoir s'approprier les Roms comme réalité sociale, mais d'une autre façon, par le biais d'une histoire personnelle. S'ouvrent alors de nouvelles perspectives d'approche, une nouvelle perception des faits peut être entrevue : et si les Roms étaient autre chose qu'un enjeu politique, un enjeu de gouvernance comme on dit aujourd'hui ?

Le livre que vous venez de publier, « Contre Télérama » (éd. Allia, 64 p., 6,10 euros), avant « Anthropologie de l'ordinaire » (Anacharsis) est une sorte de carnet de notes, de fragments, sur la zone périurbaine où vous vivez, près de Bordeaux. Il a été suscité par un article de ce magazine décrivant toutes ces zones comme « moches »...

Ce mot, « moche », a provoqué ma réflexion, car, dans cet article, ces zones étaient soumises à un critère esthétique. Si l'on décrète que telle ou telle zone du monde social est inesthétique, il y a peu de chances qu'on engage qui que ce soit à aller voir ce qui s'y passe. Ma colère est née de cela. C'était une incitation à ne pas aller dans ces endroits où vivent, aujourd'hui, quelque 15 millions de personnes.

Le critère de la laideur passe complètement à côté de la raison anthropologique de ce type d'endroits, qui comporte, certes, beaucoup de standardisation, peu d'épanouissement peut-être, mais aussi des petits bastions de résistance à taille

humaine. Cela mérite qu'on s'y intéresse autrement. A notre époque, il y a un enjeu politique à maintenir certaines zones dans la pénombre. Dans l'angle mort de l'expertise, des médias.

Pourquoi avez-vous choisi d'habiter une de ces zones ?

C'est une affaire de circonstances. Mais cela m'a amené à observer, à comprendre qu'on ne peut pas homogénéiser cela. Il n'y a pas de signes caractéristiques définitifs. C'est une somme de récits de vie.

On est tous arrivés là un peu par la force des choses. Et aussi parce que ce sont des zones très fonctionnelles et que cela correspond à un certain type de vie. C'est sans doute un devoir d'être critique sur tout cela, mais il faut d'abord essayer de cerner cette condition humaine-là.

Dans votre quartier, on a voulu construire des logements sociaux à la place d'un bois. Les protestations contre ce projet étaient-elles motivées par un souci écologiste, souvent mis en avant, ou par pur racisme social ?

Il faut comprendre la vie très automatisée de ces quartiers. On a tous les mêmes modes de transport, on se déplace à la même heure, ce qu'on a du mal à imaginer quand on vit en centre-ville. Et dans cet environnement-là, comment penser ce type de cause politique ou idéologique ?

Il y a eu là une neutralisation des points de vue écologique et raciste. Il est clair que certaines personnes n'avaient pas envie de voir des pauvres s'installer près de chez eux. Derrière cela, il y a une logique individualiste très forte, liée au conditionnement de ce type de zones. Et une sorte de dépolitisation aussi. Comme partout, peut-être. Mais là, c'est sur-signifié. C'est la caractéristique de ces zones périurbaines. **Vous vous demandez si, là, la notion de classe sociale a un sens.**

Elle est omniprésente, mais personne ne la voit, ou ne veut la voir. Dans ma rue, habitent des personnes avec d'énormes 4 x 4, et il y a aussi des minima sociaux. Les personnes ressentent cette logique de classe. Pour autant, il y a un discours de façade, consensuel. Les résidents sont dans l'impossibilité d'exprimer leur conscience de classe. Il y a là dans le fait de ressentir une logique de classe et de ne pas parvenir à l'exprimer, une forme de souffrance.

Est-ce tellement spécifique de ces zones ? Est-ce différent dans les centres-villes ?

Dans les centres-villes, une vie de quartier a été reconstituée, une sorte d'authenticité factice qui désamorce, en partie, ce malaise. Ce qui caractérise les zones que je décris, c'est le doute mutique, l'impossibilité de rendre compte de ce qui nous arrive. Nous n'avons plus de lieu, de situation, d'outil pour être en prise avec notre vie ordinaire et ne pas seulement la subir. Nous devenons invisibles à nous-mêmes. **Quelle est la différence entre une zone périurbaine et une banlieue ?**

Si je prends le cas de Bordeaux, il y a une banlieue pauvre, les quartiers difficiles comme on dit, et une banlieue résidentielle, riche, comparable à Neuilly. Dans la zone périurbaine, on n'est dans aucun de ces cas de figure. C'est un entre-deux invisible, on dit parfois banlieue molle, mais on ne sait pas vraiment l'identifier. C'est un enjeu politique et anthropologique d'essayer d'identifier ce type de zone. On ne sait pas encore le faire.

Pour caractériser une zone périurbaine, on peut en effet, comme le disait l'article qui m'a mis en colère, parler de la « mocheté » première de cet enchevêtrement de panneaux signalétiques et d'enseignes. Comment nier cette mocheté ? Mais il y a bien évidemment quelque chose d'autre, des personnes qui y travaillent, qui y résident. Il faut s'intéresser aux êtres humains qui vivent là, à leur diversité, à leurs conflits, à leurs rencontres. Sinon on renforce une logique de déshumanisation qui a de plus en plus cours et qui vise à empêcher de comprendre les enjeux du monde d'aujourd'hui. ■

Photo Richard Dumas/Vu pour « Le Monde »

Rendez-leur
Kareem Amer !

En quelques semaines, le monde arabe s'est identifié à deux figures de contestation tout à fait nouvelles. La première s'appelle Mohamed Bouazizi. Ce marchand de fruits et légumes de 26 ans, qui s'immole par désespoir. Pour alerter et non tuer. La seconde, c'est un homme qui pleure : Wael Ghonim, nouveau visage de la révolution Internet. Juste avant d'être arrêté, il a lancé un groupe Facebook très populaire : « Nous sommes tous Khaled Saïd ». Du nom d'un jeune homme de 28 ans, arrêté et battu à mort par la police, en pleine rue. Un visage, parmi d'autres, de la colère. Mille autres raisons ont poussé les internautes égyptiens à bouillir sur la Toile, avant de descendre dans la rue.

On connaissait la suite. Pas Wael Ghonim. Lorsqu'il apparaît sur une chaîne égyptienne, ce jeune cadre de Google vient juste d'apprendre l'ampleur prise par les manifestations du 25 janvier. D'où ses larmes. Il a passé douze jours, les yeux bandés, entre les mains de la redoutable sécurité du régime. Des policiers désespérés. Ils n'ont cessé de lui demander : comment as-tu fait une chose pareille ? Pour qui travailles-tu ? Quelle puissance étrange ? Ils ont eu si peur de lui et de son pouvoir magique – entendez numérique – qu'ils ne l'ont même pas torturé... Toute la

Sans détour

Caroline Fourest

Essayiste et journaliste, rédactrice en chef de la revue « ProChoix », elle est l'auteur notamment de « La Tentation obscurantiste » (Grasset, 2005) et de « La Dernière Utopie » (Grasset, 2009).

fracture du monde arabe, entre sa vieille garde et sa jeunesse, se trouve résumée dans cet interrogatoire surréaliste.

Wael Ghonim refait surface, lundi. Ses larmes touchent toute l'Égypte. Le lendemain de son apparition télévisée, 10 millions d'Égyptiens, dont des gens qui manifestent pour la première fois, descendent dans les rues. Le jeune blogueur est acclamé place Tahrir, presque gêné. Cette révolution, il insiste, c'est celle du peuple égyptien tout entier. Il faudra pourtant bien qu'il accepte ce nouveau statut de « leader », si l'opposition égyptienne veut avoir enfin un autre visage que celui des Frères musulmans.

Le régime de Moubarak a réussi à semer la panique en invitant les islamistes à la table des négociations. C'est une force incontournable et redoutable, mais elle n'a joué qu'un rôle secondaire. Du jour au lendemain, la voilà propulsée dans les médias, y compris européens, comme la figure de l'opposition. Ses sympathisants font le tour des plateaux de télévision, en sus et place des démocrates sincères. N'est-ce pas le meilleur moyen de faire peur et de couper la révolution égyptienne de ses soutiens ?

Il est temps que l'opinion publique mondiale découvre que la contestation arabe a d'autres visages que celui de l'auto-ritarisme ou celui de l'islamisme. Il est temps qu'elle connaisse Kareem Amer, l'un des héros de la liberté d'expression en Égypte. A l'heure qu'il est, nous sommes sans nouvelles. Ses proches ont perdu sa trace dimanche soir, alors qu'il quittait la place Tahrir, avec un réalisateur et des amis. Des comités de soutien se forment. Kareem Amer a déjà eu des ennuis par le passé. Précurseur de tout ce qui se passe en Égypte, ce jeune étudiant en droit a tenu un blog subversif où il critiquait sans ménagement les islamistes et le pouvoir, jusqu'à son arrestation en 2006. Jugé pour « incitation à la haine de l'islam » et « insulte envers le président de la République », maudit par son propre père, il a passé quatre ans dans les geôles du régime. Il venait d'être relâché, en novembre 2010, lorsque la révolution a éclaté. Elle lui doit une part de culot.

Kareem Amer est d'une liberté de ton redoutable pour tous ceux qui veulent brider l'Égypte. Il a disparu juste après la rencontre entre le général Suleiman et les Frères musulmans.

Dalia Ziada, une jeune journaliste égyptienne, a décidé de partir à sa recherche. Elle ne sait toujours pas s'il a été arrêté ou enlevé par des « fanatiques ». Nous sommes tous à ses côtés pour le retrouver. L'Égypte libre aura besoin de lui, de son parler vrai et de son visage. ■